

DE LA GÉNÉRICITÉ DES PROVERBES : UNE ÉTUDE DE L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR ET IL N'Y A PAS DE ROSES SANS ÉPINES

Marion Carel et Patricia Schulz

Maison des sciences de l'homme | *Langage et société*

**2002/4 - n° 102
pages 33 à 71**

ISSN 0181-4095

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2002-4-page-33.htm>

Pour citer cet article :

Carel Marion et Schulz Patricia, « De la généralité des proverbes : une étude de l'argent ne fait pas le bonheur et il n'y a pas de roses sans épines »,
Langage et société, 2002/4 n° 102, p. 33-71. DOI : 10.3917/lis.102.0033

Distribution électronique Cairn.info pour Maison des sciences de l'homme.

© Maison des sciences de l'homme. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

De la généricité des proverbes : une étude de *l'argent ne fait pas le bonheur* et *il n'y a pas de roses sans épines**

Marion Carel

Celith-EHESS

Patricia Schulz

Celith-EHESS

— *Pour la troisième fois, je te demande en quoi consiste ton devoir de français.*
— *C'est une explication, dit Lucien. Il faut expliquer le proverbe : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point ».*

[...] *Considérant d'une part le proverbe, d'autre part l'embarras de son fils, [M. Jacotin] crut pouvoir se montrer généreux à peu de frais et dit avec bonhomie :*

— *Je vois bien que si je ne mets pas la main à la pâte, on sera encore là à quatre heures du matin. Allons, au travail. Nous disons donc : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point ». Voyons. Rien ne sert de courir...*

Tout à l'heure, le sujet de ce devoir de français lui avait paru presque ridicule à force d'être facile. Maintenant qu'il en avait assumé la responsabilité, il le voyait d'un autre œil. La mine soucieuse, il relut plusieurs fois le proverbe et murmura :

— *C'est un proverbe.*

— *Oui, approuva Lucien qui attendait la suite avec une assurance nouvelle.*

Tant de paisible confiance troubla le cœur de M. Jacotin. L'idée que son prestige de père était en jeu le rendit nerveux.

— *En vous donnant ce devoir là, demanda-t-il, le maître ne vous a rien dit ?*

— *Il nous a dit : surtout, évitez de résumer Le Lièvre et la Tortue. C'est à vous de trouver un exemple. Voilà ce qu'il a dit.*

— *Tiens, c'est vrai, fit le père. Le Lièvre et la Tortue, c'est un bon exemple. Je n'y avais pas pensé.*

* Nous remercions Sonia Branca-Rosoff et Jacqueline Léon pour les remarques, critiques et suggestions qu'elles nous ont faites.

— *Oui, mais c'est défendu.*

— *Défendu, bien sûr, défendu. Mais alors, si tout est défendu...*

Le visage un peu congestionné, M. Jacotin chercha une idée ou au moins une phrase qui fût un départ. Son imagination était rétive. Il se mit à considérer le proverbe avec un sentiment de crainte et de rancune.

Marcel Aymé, *Le proverbe*

Notre intérêt pour les proverbes est double. D'un point de vue global d'abord, on admet souvent que les proverbes, pris dans leur ensemble, constituent un genre discursif. Un certain nombre de sémanticiens ont alors, ces quinze dernières années, cherché des caractérisations sémantico-linguistiques de ce genre discursif et un consensus semble s'être fait autour de l'idée que les proverbes auraient un contenu générique et implicatif. Cela ferait partie de la définition même d'un proverbe – et permettrait par exemple d'expliquer pourquoi certaines tournures, disons *mon chat est sur le paillason*, ne deviendront jamais des proverbes. Or il nous semble, c'est ce que nous voudrions ici d'abord montrer, que les deux formes *l'argent ne fait pas le bonheur* et *il n'y a pas de roses sans épines* ne peuvent être comprises comme étant à la fois implicatives et génériques. Quelques précisions terminologiques seront pour cela nécessaires – c'est notre première partie – pour rendre possible la discussion de la deuxième partie. Elle se fondera sur la distinction, que nous aurons présentée, entre "implication faible" et "implication forte" et nous conduira à introduire, à côté des traditionnels génériques implicatifs, des génériques oppositifs. Cette genericité oppositive nous permettra de rendre compte de *l'argent ne fait pas le bonheur*, mais elle ne sera pas suffisante pour rendre compte de *il n'y a pas de roses sans épines*. Il ne s'agirait plus d'une structure simple, reliant directement *rose* et *épine*, mais d'une structure complexe, agaçant deux argumentations, et cela de manière à préciser, voire élaborer, le sens du terme *rose* lui-même. Sa signification sera étudiée dans le détail dans une troisième partie.

C'est dans cette troisième partie qu'apparaîtra surtout notre deuxième raison de nous intéresser aux proverbes : elle tient au fait que chaque proverbe est en lui-même un petit discours et, à ce titre, mérite son étude propre. Brefs, très denses, ils condensent de nombreuses argumentations et donnent ainsi l'occasion de confronter

diverses sémantiques à l'étude d'exemples réels. C'est ce qui apparaîtra aussi dans l'étude qui suit. L'hypothèse d'une généricité implicative des proverbes provient en effet d'une sémantique référentialiste, selon laquelle le discours a deux fonctions : il permet d'attribuer des propriétés aux individus du monde et il est l'occasion de développer des raisonnements. Les mots y ont une signification descriptive, permettant la découverte de l'individu dont il est question. Tout autre emploi est déviant. Si cette sémantique référentialiste a quelques succès, il faut bien l'admettre, elle nous semble échouer à décrire les deux proverbes que nous avons pris en exemple. L'étude de *l'argent ne fait pas le bonheur* montrera, nous l'avons dit, que le discours est aussi le lieu d'oppositions, à traiter comme des phénomènes premiers – et non comme des mélanges de raisonnements concédés et d'assertions factuelles. L'étude de *il n'y a pas de roses sans épines* ira plus loin. Elle défendra l'idée que le sens des mots (ici le sens du mot *rose*) se construit dans le discours lui-même, pour se cristalliser ensuite dans le lexique. Nos discours évoquent d'autres discours et leur observation devrait donc fournir la clé des faits de lexicalisation.

I. IMPLICATIVITÉ ET GÉNÉRICITÉ

Référentialiste, l'approche sémantique que nous allons maintenant exposer n'est donc pas la nôtre. Elle se rapproche plutôt de celle de M. Riegel (1987) ou G. Kleiber (1989a). Nous la concéderons dans les deux premières parties de ce travail pour permettre la comparaison avec ce que nous essayons de construire. Nous nous en éloignerons par contre dans la troisième partie.

Cette sémantique descriptiviste se fonde d'abord sur la classique opposition d'un ordre des Individus et d'un ordre des Universaux. On se rappelle le passage d'Aristote (*De l'interprétation* : 7) :

Puisqu'il y a des choses universelles et des choses singulières (j'appelle universel ce dont la nature est d'être affirmé de plusieurs sujets, et singulier ce qui ne le peut).

Les Individus, ce sont précisément ces êtres singuliers, sans relation les uns aux autres, séparés les uns des autres : on pense généralement à Socrate, Platon, ce livre, Notre-Dame de Paris. Personne ne semble

leur avoir refusé toute forme d'existence, contrairement aux Universaux, ces êtres qui, tout en ayant une unité intrinsèque, seraient cependant inhérents à plusieurs Individus : il s'agirait par exemple de l'Homme, si on accepte de fonder l'égalité vérité de *Socrate est homme* et *Platon est homme* sur une même participation à une même nature, l'Homme. On a eu tendance à situer les Individus dans notre monde sublunaire (ils seraient ainsi ancrés dans le Temps, ou encore ils auraient un lieu) et à déplacer les Universaux dans un grand Vide lointain, où seul notre intellect pourrait aller les saisir, à l'endroit exact où Vercingétorix déjà, lorsqu'il pensait, allait les saisir. Mais il s'agit là d'une hypothèse supplémentaire qui ne nous intéressera pas ici.

Imaginons que la langue ait à voir avec ces êtres, ces « choses ». Hors proposition, les termes communs (noms communs, adjectifs, verbes, nous ne les distinguons pas) signifieraient, et un Universel, et les Individus qui tombent sous cet Universel : *homme* signifierait l'Universel Homme, et les divers hommes Individuels. En revanche, certains énoncés verront leurs termes communs signifier seulement des Universaux. C'est le cas de *le tigre est en voie d'extinction*, dans lequel *tigre* signifie seulement l'Universel Tigre : c'est cet Universel qui est en voie d'extinction – et non un certain tigre individuel. On parle d'énoncé générique. D'autres énoncés verront au contraire leurs termes communs signifier seulement des Individus : c'est le cas de *les tigres ont fait cette fois leur numéro avant les éléphants*, dans lequel *tigre* signifie des tigres individuels. On parle d'énoncé spécifique¹.

Cette approche nous semble être en gros² celle de G. Kleiber. Ainsi, lorsqu'il soutient que les proverbes dénomment des situations géné-

-
1. Il y aurait donc une certaine ambivalence des termes communs puisque l'Universel Tigre serait un référent possible du groupe nominal *le tigre* et appartiendrait donc à l'extension de *tigre*, au même titre que les divers tigres Individuels - qui ont pourtant chacun une nature fondamentalement différente de celle de l'Universel Tigre. On pourra voir à ce sujet A. Berrendonner (1995).
 2. « En gros » seulement. G. Kleiber (1989b), on le sait, distingue le signifié de *tigre* dans l'énoncé générique *le tigre est un animal* du signifié de *tigre* dans l'énoncé générique *les tigres sont des animaux*. À chaque fois, ces signifiés sont ce que nous avons appelés des Universaux, c'est-à-dire des êtres sous lesquels tombent les divers tigres Individuels. Mais il s'agit d'Universaux distincts : *le tigre*, en énoncé générique, signifie la masse des tigres; tandis que *les tigres*, en énoncé générique toujours, signifie

riques, il nous semble soutenir que les proverbes concernent, directement, des Universaux. Précisons encore ce point. Dans la mesure où Universaux et Individus sont liés, tout énoncé, qu'il soit générique ou spécifique, concerne finalement les Universaux. L'énoncé spécifique *les tigres ont fait cette fois leur numéro avant les éléphants* concerne l'Universel Tigre, puisqu'il dit de lui que certains de ses représentants ont fait leur numéro avant les éléphants. Mais c'est indirectement. Les proverbes par contre parleraient *directement* des Universaux, sans passer par l'intermédiaire des Individus qui tombent sous eux. Ils constitueraient des « réalités structurantes et non des assertions sur des faits particuliers » (Kleiber 1989a, édition 1994 : 217).

Passons maintenant à la notion d'implication. Vouée notamment à représenter l'emploi naturel de *si*, son étude a donné lieu à de nombreux débats, en particulier centrés sur la question du domaine dans lequel elle devait être définie. Doit-on s'inscrire dans ce que Leibniz a appelé la « voie des exemples », celle empruntée par Occam et bien plus tard par Russell, et considérer que l'implication relie, exclusivement, des faits particuliers, des Individus? Ou, s'inscrivant cette fois dans la « voie des idées », celle d'Aristote puis de Port-Royal ou de Leibniz lui-même, doit-on considérer que l'implication relie des Universaux? Ces deux voies seront en fait nécessaires à notre étude, comme le seront ces deux domaines des Individus et des Universaux. Et c'est pourquoi nous dédoublerons cette notion d'implication, en ce que nous appellerons une implication faible et une implication forte.

Un énoncé établit une implication faible, du terme commun S vers le terme commun T, lorsque son locuteur se contente de constater que les Individus signifiés par S se trouvent être signifiés par T. Ainsi, sous son interprétation usuelle, l'énoncé *lorsqu'on conduit une voiture en Angleterre, on roule à gauche* établit une implication faible entre *conduire une voiture en Angleterre* et *rouler à gauche*. Son locuteur remarque une coïncidence : les divers Individus signifiés par *conduire une voiture en Angleterre* se trouvent être également signifiés

l'ensemble des tigres. Enfin, l'expression prédicative elle-même, *être un tigre*, signifierait peut-être un troisième Universel (Kleiber 1989b : 139), la propriété d'être un tigre. Nous assimilons ici tous ces Universaux. Non par mesure mesquine d'économie. Mais pour centrer notre propos sur l'opposition Universel vs. Individus.

par *rouler à gauche*. Le locuteur soutient-il que *chaque Individu* signifié par *conduire une voiture en Angleterre*, sans exception, est aussi signifié par *rouler à gauche*? Peut-être pas. On n'exigera pas des implications faibles qu'elles établissent des inclusions parfaites³.

Un énoncé établit une implication forte, du terme commun S vers le terme commun T, lorsque son locuteur « relie » cette fois l'*Universel* signifié par S à l'*Universel* signifié par T. Plus précisément, quel « lien » le locuteur établit-il entre ces Universaux? La tradition en a envisagé au moins deux. Un lien de cause à effet, d'une part. C'est ce lien qu'établirait l'énoncé *manger des bonbons fait avoir des caries*. Son locuteur ne se contente pas de remarquer que les gens qui ont mangé des bonbons se trouvent avoir des caries. Il fait de la première propriété la cause de la seconde et, en ce premier sens, il établit une implication forte entre *manger des bonbons* et *avoir des caries*. Mais on parle aussi d'implication forte dans un second cas. Lorsque l'énoncé établit un lien d'espèce à genre. En effet, *l'homme est un animal* n'affirme pas que notre humanité est cause de notre animalité. Ce n'est pas une cause, mais directement une forme d'animalité : être homme est une manière d'être animal. En d'autres termes, l'Universel Homme est une détermination de l'Universel Animal – dont l'autre détermination serait l'Animal Déraisonnable, signifié par le substantif *bête*. L'Homme est un achèvement de l'Animal.

Cette opposition entre implication faible et implication forte ne recouvre pas, on l'aura noté, une opposition entre propriétés encyclopédiques et propriétés définitoires. La propriété *fait avoir des caries* est, selon le locuteur de *manger des bonbons fait avoir des caries*, fortement impliquée par *manger des bonbons* – or, on peut admettre qu'elle

3. Notre propre approche, rappelons-le, ne s'inscrit pas dans le courant théorique dont il est ici question et selon lequel les termes pleins du lexique feraient immédiatement référence à des Individus. Bien sûr, nos énoncés sont dirigés vers le monde mais cet ancrage ne nous semble pas se faire terme après terme. En particulier, nous ne pensons pas que la prédication soit une relation entre Individus – ni entre Individus et Universaux. Nous ne prenons donc pas à notre compte cette notion d'inclusion « imparfaite ». Car comptera-t-on les Individus concernés, devront-ils être strictement majoritaires, que faire lorsque la pluralité envisagée est infinie? Nous concéderons simplement ici que des réponses existent, ou existeront, afin de rendre possible la discussion.

ne fait pas partie de la définition de *manger des bonbons* et en serait plutôt une propriété encyclopédique. Une implication forte ne découle donc pas nécessairement de la structuration du lexique. On peut même aller plus loin que dans ce triste exemple de dentisterie et donner la responsabilité de l'implication forte, non plus à la doxa, mais bien au seul locuteur. Il en irait ainsi dans *l'homme est un moustique* : par son choix même d'un présent atemporel ou de l'article *le* dans le groupe sujet, le locuteur dit que, selon lui, l'Homme est une espèce d'un genre Moustique. C'est lui qui, par son discours, construit cette implication forte.

Implication faible et implication forte étant ainsi définies, il y a un rapport entre ces deux notions. Assumer une implication forte, de l'un ou l'autre type, amène à assumer une implication faible. Le locuteur de *l'homme est un animal* assume que les hommes Individuels sont signifiés par *animal*; le locuteur de *manger des bonbons fait avoir des caries* assume que les mangeurs de bonbons sont également signifiés par *avoir des caries*. Notons cependant que cette implication faible n'est pas nécessairement une inclusion parfaite, même dans ce cas précis où elle est déduite d'une implication forte. Le locuteur de *manger des bonbons fait avoir des caries* n'assume pas nécessairement que *chaque* mangeur de bonbons a (ou aura) des caries. Il ne prévoit peut-être de mauvaises dents qu'à la plupart des mangeurs de bonbons.

Peut-on inversement déduire une implication forte à partir d'une implication faible? Nous répondrons que non. Contrairement à ce qu'ont parfois espéré les tenants d'une logique circonscrite à l'ordre des Individus, la présence d'une implication faible n'assure aucun des deux types d'implication forte, même lorsque l'implication faible de départ établit une inclusion parfaite. Considérons *les poèmes de Lamartine ont des titres commençant par les lettres « l », « a », « s » ou « o »*. Son locuteur ne prétend pas que le fait d'être un poème de Lamartine ait pour conséquence de commencer par telle ou telle lettre; il ne fait pas non plus des poèmes de Lamartine une espèce naturelle dont le genre serait les textes dont le titre commence par telle ou telle lettre. Il n'établit aucune implication forte, même s'il assume, dans l'ordre des Individus, une inclusion parfaite. On pourrait élargir son propos aux poèmes du XIX^e siècle ou aux poèmes français : l'implication

resterait faible. On peut aussi reprendre l'exemple d'Aristote, *les hommes sont capables de rire*. Aristote assume que chaque homme est signifié par *capable de rire* mais cette capacité à rire n'est pas, selon lui, inscrite dans la définition de l'homme. Le rire est seulement le propre de l'homme : « il peut s'échanger avec lui en position de prédicat d'un sujet concret » (*Topiques*, I, 5 : 7), mais il ne lui est pas essentiel. Notre opposition entre implication faible et implication forte est un reflet de cette opposition aristotélicienne entre propre et définition. Il y a une implication faible parfaite entre *homme* et *capable de rire*, mais il n'y a pas d'implication forte entre l'Universel Homme et l'Universel Capable-de-Rire.

Une dernière remarque, pour mettre enfin en rapport la force de l'implication et le type de l'énoncé qui l'exprime.

L'énoncé d'une implication faible est spécifique. Est par exemple spécifique l'énoncé précédent, *les poèmes de Lamartine ont des titres commençant par les lettres « l », « a », « s » ou « o »*, puisqu'il concerne un nombre restreint d'Individus, les poèmes de Lamartine, à chacun desquels est attribué une propriété. Après examen Individuel, peut-on imaginer. Et de même en va-t-il de l'interprétation, fidèle à la pensée d'Aristote, de *les hommes sont capables de rire*. Certes, attribuant alors à *chaque* homme la capacité de rire, ce dernier énoncé concerne nombre d'Individus absents pour le locuteur. Ce n'est pas après examen de chaque homme qu'il a été asserté. Mais l'Universel Homme n'est pas pour autant concerné. L'énoncé reste purement anecdotique. Qu'importe son fondement, la raison pour laquelle chaque homme est dit être signifié par *capable de rire*. L'énoncé lui-même concerne seulement les hommes, les Individus que sont les hommes, et il est donc spécifique, comme tout énoncé d'une implication faible. On relie des Individus au moyen d'énoncés relatifs aux Individus.

Et inversement, on relie des Universaux au moyen d'énoncés relatifs aux Universaux : l'énoncé d'une implication forte est générique, comme sont génériques *l'homme est un animal* et *manger des bonbons fait avoir des caries*.

2. L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR : POUR UNE GÉNÉRICITÉ OPPOSITIVE

Revenons alors à l'hypothèse de la généralité implicative des proverbes. Un consensus s'est fait, nous l'avons dit, autour de cette idée. En particulier, G. Kleiber, un des champions du référentialisme précédent, déclare (Kleiber 1989a) que les proverbes dénomment tous des situations générales et G. Kleiber (2000) ajoute (ou précise) qu'ils dénomment tous des implications. Ce que nous soutenons, c'est que pour voir en chaque proverbe une implication, il faut se contenter d'implications faibles. Et du coup admettre, à l'encontre du consensus actuel, que certains proverbes sont des énoncés spécifiques. (Cela nous conduira, précisons-le tout de suite, à abandonner l'hypothèse d'implicativité, au profit de celle de généralité).

C'est plus précisément une implication forte, nous semble-t-il, que G. Kleiber cherche dans les énoncés à contenu général que sont, selon lui, les proverbes. Ainsi, c'est cette hypothèse d'implication forte, et non pas seulement une hypothèse d'implication faible, qui lui permet (Kleiber 2000 : 57) d'expliquer pourquoi certains proverbes dénommeraient une généralisation, une abstraction à partir de leur signification littérale (*c'est en forgeant qu'on devient forgeron* concernerait en fait toute activité), tandis que d'autres proverbes seraient strictement littéraux (ce serait le cas de *l'union fait la force*)⁴. Cette divergence reposerait en effet sur le fait qu'interpréter un proverbe consiste à lui associer une implication. Or, s'il n'y a aucune difficulté à établir une implication entre *union* et *force*, il serait par contre impossible d'en établir une entre *forger* et *devenir forgeron*. L'implication n'existerait qu'en tant que lien entre l'exercice d'une activité et le fait d'être spécialiste de cette activité : d'où la nécessité d'aller à ce niveau de plus grande généralité pour que le proverbe du forgeron soit un proverbe. L'hypothèse implicative de G. Kleiber aurait donc de très importantes conséquences. Une précision est cependant

4. Il y a peut-être une discordance entre l'hypothèse « tous les proverbes sont des dénominations » et l'hypothèse « il y a une raison à ce que certains proverbes soient littéraux, d'autres non ». Nous ne prenons pas à notre compte la première des deux hypothèses, qui fait des proverbes des textes aussi opaques que les messages de la BBC pendant l'Occupation.

nécessaire. Car, on l'aura noté, il n'y a aucune difficulté à établir une implication faible dès le niveau de *forger* et de *devenir forgeron*. C'est seulement l'implication forte qui, éventuellement, manque. C'est donc bien elle que G. Kleiber cherche. Génériques, les proverbes dénommeraient des implications fortes.

Et effectivement, il semble possible de dire que *l'union fait la force* dénomme une implication forte. Son locuteur ne se contente pas de constater que les collectivités unies sont fortes. Il voit dans leur union la raison de leur force. Un autre exemple *qui dort dîne*. Ce proverbe ne dit peut-être pas que dormir a pour effet de remplir l'estomac. Il n'établirait pas d'implication forte du premier type. Mais il peut être compris comme établissant une implication forte du second type. De même qu'être homme est une manière d'être animal, de même dormir serait, selon le proverbe, une manière de dîner – l'autre manière consistant à mettre de la nourriture dans sa bouche. D'autres exemples se prêtent encore à cette analyse en implication forte, comme *tel père, tel fils* qui peut être compris comme énonçant une implication forte entre, disons, *être une caractéristique du père* et *être une caractéristique du fils*⁵. Ou peut-être *qui se ressemble s'assemble*. Mais est-ce bien le cas de tous les proverbes ?

Considérons *l'argent ne fait pas le bonheur*, que G. Kleiber (2000 : 52) place sur sa liste de proverbes, et paraphrase par *si un homme est riche, il n'est pas forcément heureux*. Ce dernier énoncé n'établit pas une implication forte. Certes, certains emplois généraux de *si* établissent de tels liens. C'est par exemple le cas du *si* de :

Si un enfant tousse, sa crèche le refuse. Par exemple, Henriette toussait l'autre jour et du coup sa crèche l'a refusée.

Mais précisément cette exemplification par *du coup* n'est pas possible à partir de *si un homme est riche, il n'est pas forcément heureux* :

*Si un homme est riche, il n'est pas forcément heureux. Par exemple, Pierre est riche et du coup il n'est pas (forcément) heureux.

5. Il faudrait bien sûr de plus marquer que les caractéristiques du père passent à son propre fils, et non à n'importe quel fils.

L'exemplification se ferait par *pourtant* :

Si un homme est riche, il n'est pas forcément heureux. Par exemple, Pierre est riche et il n'est pourtant pas heureux.

L'énoncé *l'argent ne fait pas le bonheur* n'établit pas d'implication forte entre *être riche* et *ne pas être (forcément) heureux*. L'opérateur principal de sa paraphrase n'est pas le *si*. C'est la négation. *L'argent ne fait pas le bonheur* est la négation de l'implication forte qui relie *être riche* et *être heureux* – nous retrouvons, sur ce point précis, l'analyse que faisait de cette formule J.-Cl. Anscombe (1989 : 35), lorsqu'il travaillait dans le cadre de la « théorie de l'argumentation dans la langue ». Et du coup, la seule implication – si on tient à en voir une – éventuellement contenue dans *l'argent ne fait pas le bonheur* est une implication faible. Au mieux, il est communiqué que les riches, les Individus signifiés par *riche*, se trouvent être signifiés par *ne pas être heureux*. Plus vraisemblablement, il s'agirait d'une implication très peu parfaite : son locuteur soutiendrait seulement que quelques riches sont signifiés par *ne pas être heureux*, une minorité d'entre eux. Et le proverbe serait donc spécifique.

Il en irait de même avec *l'habit ne fait pas le moine*. I. Tamba (2000b : 53) l'analyse à son tour comme l'énoncé d'une implication forte, entre *Se-fier-aux-apparences* et *Être-induit-en-erreur*. Le proverbe se paraphraserait par *se fier aux apparences induit en erreur*. Pour notre part, il nous semble que ce dernier élément de sens, *se fier aux apparences induit en erreur*, constitue, non pas le contenu du proverbe, mais tout au plus une conséquence de son assertion. En effet, « se fier aux apparences », ce n'est rien d'autre que « croire que les apparences révèlent l'être », ou encore « croire que l'habit fait le moine ». Autrement dit, la manipulation d'I. Tamba a consisté à dériver du contenu p du proverbe (*l'habit ne fait pas le moine*) une proposition du type « croire non-p induit en erreur » (*croire que l'habit fait le moine induit en erreur*). Or cet élément dérivé peut constituer peut-être une conséquence de l'assertion du proverbe : asserter p, c'est s'engager quant à p, et donc peut-être, comme le suggère I. Tamba, communiquer que croire non-p induit en erreur. Par contre, il ne saurait s'agir d'une dérivation paraphrastique puisque la même dérivation conduit de « Pierre est

venu » à « croire que Pierre n'est pas venu induit en erreur » : elle relie ainsi deux énoncés que leur différence de nature (l'un est singulier, l'autre est général) empêche de considérer comme des paraphrases. Nous abandonnerons donc cette analyse d'I. Tamba et paraphraserons plutôt *l'habit ne fait pas le moine* par *les apparences ne révèlent pas toujours l'être* ou encore *l'apparence ne fait pas l'être*. Or ce dernier énoncé, comme *l'argent ne fait pas le bonheur*, affirme au mieux une implication faible : selon son locuteur, un certain nombre de comportements semblant *manifeste* de la piété, de l'attention, de la gentillesse, seraient aussi signifiés par *ne pas être* pieux, attentif ou gentil. Si on tient à comprendre *l'habit ne fait pas le moine* comme implicatif, ce proverbe serait à son tour spécifique.

Autrement dit, pour un certain nombre de proverbes, il faudrait choisir entre implicativité et généralité. Pour notre part, nous admettons la généralité de *l'argent ne fait pas le bonheur*, ou de *l'habit ne fait pas le moine*. C'est leur implicativité que nous refuserons. Nous ne refusons pas l'idée que des implications (faibles) soient *déductibles* de leurs sens. Nous refusons l'idée que ces proverbes, de par ce qu'il y a de codé en eux, disent, *d'abord*, des implications. Mais alors, que disent-ils ?

J.-Cl. Anscombe (1989), nous l'avons dit, considère que *l'argent ne fait pas le bonheur* est une négation. Plus précisément, il la décrit comme un refus de son locuteur de conclure de *il est riche* à *donc il est heureux*. Non qu'il refuse, à proprement parler, le garant de cet enchaînement – soit encore le contenu de *plus on est riche, plus on est heureux*. Simplement, le locuteur du proverbe refuserait, en l'occurrence, de l'appliquer. Mais alors, à nouveau, ce proverbe serait un énoncé spécifique : il se contenterait de décrire une certaine situation – en disant qu'elle interdit l'application de *plus on est riche, plus on est heureux*. Il concernerait des Individus. Or, nous le maintenons, *l'argent ne fait pas le bonheur* n'est pas anecdotique.

Nous proposerons, pour répondre à cela, de dire que les Universaux ne sont pas seulement reliables par des implications fortes, mais aussi par des **oppositions** fortes. C'est une telle opposition forte que nous semble exprimer *si un homme est riche, il n'est pas forcément heureux*, qui, à l'instar de *si un enfant tousse, sa crèche le refuse*,

concernerait bien l'ordre des Universaux. Seulement, il n'y pose pas la même relation, et c'est pourquoi il ne s'exemplifie pas de la même manière. L'implication forte était fiable par un *par exemple* à un discours en *du coup*. C'est par contre à un discours en *pourtant* qu'une opposition forte est fiable par *par exemple*. Insistons sur ce point.

Il est devenu habituel, avec la notion de « raisonnement par défaut » de relier une implication forte à deux sortes de situations Individuelles : les exemples et les exceptions. Ainsi, le discours *Pierre est riche donc il est heureux* ferait de la situation de Pierre un exemple de l'implication forte qui relie l'Universel Riche et l'Universel Heureux. Tandis que *Pierre est riche pourtant il n'est pas heureux* ferait de la situation de Pierre une exception de la même implication forte. Autrement dit, il est devenu habituel, et nous l'avons incorporé au cadre descriptiviste présenté au paragraphe précédent, d'associer les implications fortes de l'ordre des Universaux à des inclusions seulement imparfaites de l'ordre des Individus. Ce n'est pas là ce que nous proposons. Nous ne sommes pas en train de dire que *si un homme est riche, il n'est pas forcément heureux* tolère *Pierre est riche et pourtant il n'est pas heureux* et ainsi réalise une implication forte ayant, dans l'ordre des Individus, Pierre pour exception. Nous sommes en train de dire que Pierre est un **bon** exemple de *si un homme est riche, il n'est pas forcément heureux*. Car ce dernier discours réalise, non pas une implication forte, mais une opposition forte de l'ordre des Universaux.

De même, *l'argent ne fait pas le bonheur* serait une opposition forte. Peut-être certains trouveront difficile de le faire suivre de *par exemple, Pierre est riche et pourtant il n'est pas heureux*. Mais cela nous semble dû au fait que l'une des fonctions de *par exemple* est d'expliquer ce qui le précède. Or, les formes sentencieuses, nous reprenons l'expression à J.-Cl. Anscombe, ne pourraient recevoir d'explication. Ce seraient au contraire elles qui expliqueraient. Et effectivement, il suffit d'inverser les rôles explicatif/expliqué pour retrouver un discours possible : – *C'est marrant : Pierre est riche et il n'est pourtant pas heureux* – *Eh oui, l'argent ne fait pas le bonheur*. Cette fois, c'est l'enchaînement en *pourtant* qui est expliqué par le proverbe. La situation de Pierre est vue comme la *réalisation* Individuelle d'une « réalité structurante ». Elle est un *bon* exemple (la réponse est introduite par *eh oui*). Elle est

l'exemple d'un générique oppositif. Il en irait encore de même avec *l'habit ne fait pas le moine* qui opposerait fortement Apparence et Être et serait illustrable par *il a l'habit d'un moine pourtant il n'est pas un moine* ou encore *il est tout sourire pourtant il n'est que méchanceté*.

De manière générale, pour maintenir l'hypothèse de généricité des proverbes, il faut donc selon nous admettre une relation d'opposition forte entre Universaux, à part égale avec une relation d'implication forte.

Ce pendant oppositif, notons-le encore, pourra servir l'étude d'autres discours, non proverbiaux. Cela nous semble par exemple permettre de décrire ce qui distingue *ça y est, il pleut!* de *tiens, il pleut!*⁶. Dans le premier segment, *ça y est* donne l'instruction de voir la situation Individuelle de pluie comme l'exemple d'une **implication** forte ayant pour conséquent la Pluie : *il pleut* pourra être compris comme *nous sommes rentrés à Paris donc il pleut*. Dans le second segment par contre, *tiens* donne l'instruction de voir la situation comme l'exemple d'une **opposition** forte ayant pour conséquent la Pluie : cette fois *il pleut* sera compris comme *nous sommes au Brésil pourtant il pleut*. Le *tiens* du père de Lucien, dans l'exergue de ce travail, donne lieu à la même analyse :

Tiens, c'est vrai, fit le père. *Le Lièvre et la Tortue*, c'est un bon exemple. Je n'y avais pas pensé.

Il dit de trouver un segment X de manière à interpréter *c'est vrai* comme *X pourtant c'est vrai*. Ce segment X nous semble fourni par le père lui-même, à la fin de son intervention : il s'agirait de *je n'y avais pas pensé*.

3. IL N'Y A PAS DE ROSES SANS ÉPINES : UNE MANIÈRE DE DIRE IL A LA VIE ROSE

En étudiant un proverbe réputé « non littéral », *il n'y a pas de roses sans épines*, c'est sous un autre angle que nous voudrions maintenant aborder la question de la généricité implicative des proverbes : à savoir celui des indices de la généricité elle-même.

6. Nous remercions Evelyne Saunier pour cet exemple.

Jusqu'ici la question de la généralité elle-même ne s'est guère posée car nous nous sommes surtout intéressées à des proverbes que l'approche descriptiviste qualifie de « littéraires », c'est-à-dire des proverbes dont le sens est celui de la phrase sous-jacente : on pense à *l'union fait la force* ou à *l'argent ne fait pas le bonheur*. Pour ceux-là, dans la mesure où l'on admet leur littéralité, la question de leur généralité semble assez claire : il suffit de constater la généralité de la phrase proverbialisée. Or *l'union fait la force*, contrairement par exemple à *l'union dura peu*, ne concerne pas une union particulière. Le terme *l'union* doit donc y désigner l'Universel Union. Cette phrase est générale. Et du même coup sa proverbialisation l'est aussi, puisque le proverbe, nous l'avons admis, est littéral. Certes, des difficultés peuvent survenir, c'est ce que nous avons développé jusqu'ici, quant à la nature de ce qui est ensuite dit de l'Universel introduit. *L'union fait la force* dit de l'Union qu'elle implique fortement la Force; par contre *l'argent ne fait pas le bonheur* ne dit pas de la Richesse qu'elle implique fortement le Non-Bonheur. Autrement dit, il n'y a pas nécessairement implication. Mais il semble clair qu'il y ait généralité. Il semble clair que ces proverbes aient un contenu général.

Or il existe une autre classe de proverbes, dits « non-littéraires », et pour lesquels cette fois, comme le note I. Tamba (2000a : 115), la généralité ne peut se prouver que de manière indirecte. En effet, si l'on admet que le sens du proverbe *chat échaudé craint l'eau froide* n'est pas celui de cette phrase elle-même, si l'on admet que ce sens n'a finalement pas d'expression linguistique, de matérialité linguistique dans le proverbe lui-même, comment montrer que le proverbe concerne tel Universel⁷? Comment même montrer qu'il concerne un Universel? G. Kleiber (1989a) répond : ces proverbes concernent des Universaux car ils ont les mêmes fonctions discursives que les phrases générales. Ainsi, ils sont « exploités discursivement à des fins déontiques », ou encore ils ont des « vertus inférentielles [...] à la

7. Nous avons rencontré cette difficulté lors de notre brève étude de *l'habit ne fait pas le moine*. Selon I. Tamba, seraient introduits les Universaux *Se-fier-aux-apparences* et *Être-induit-en-erreur* – qui seraient reliés par une implication forte. Nous avons essayé de montrer les difficultés de cette description et avons proposé de plutôt introduire les Universaux *Apparence* et *Être* – qui seraient reliés par une opposition forte.

source de leur emploi discursif comme argument » (Kleiber 1989a, édition de 1994 : 218). Nous parlerons de « fonction de générique », afin de bien distinguer cela du fait de concerner un Universel, c'est-à-dire d'avoir un « contenu générique »⁸.

Ce glissement, de la fonction de générique au fait d'avoir un contenu générique, est, semble-t-il, inévitable dans le cadre d'une approche descriptiviste. De telles sémantiques reposent en effet sur l'hypothèse que toute assertion a un contenu descriptif : ce serait seulement *ensuite*, à cause précisément de ce contenu descriptif, que l'énoncé aurait telle ou telle fonction discursive. Il en irait en particulier ainsi avec les proverbes non littéraux.

Mais peut-on effectivement relier la fonction discursive des proverbes à une nature générique de leur contenu ? Cette question a été très précisément étudiée par C. Michaux (2000 : § 2.2) selon qui les propriétés discursives des proverbes sont imputables, non pas tant à leur généricité, qu'au type d'engagement assertif du locuteur. Ce faisant, C. Michaux ne nie cependant pas leur généricité. Nous irons quant à nous plus loin, et soutiendrons qu'il est même impossible d'attribuer à certains proverbes un contenu générique. C'est ce caractère non générique que nous allons faire apparaître, dans le paragraphe 3.1, à propos de l'exemple *il n'y a pas de roses sans épines*.

Dans un second temps (paragraphe 3.2), nous montrerons, à propos de ce même exemple étudié cette fois de façon positive, que le proverbe peut être le lieu d'une activité de redéfinition. Pour cela, nous comparerons notre proverbe au groupe verbal *ne pas avoir la vie*

8. G. Kleiber (1989a) associe en fait au générique une troisième propriété discursive : celle de « tolérer des exceptions ». La possibilité de dire *les castors sont amusants mais celui-ci est sinistre* serait par exemple un signe d'une « tolérance » de *les castors sont amusants* à l'exception. Convenons un instant de parler alors de généricité au sens 1, par opposition à un second emploi de « générique », que l'on trouve par exemple dans Kleiber (1989b : 129) lorsqu'il admet l'existence de « génériques analytiques », comme *les chimpanzés sont des singes*. Il s'agirait là d'une généricité au sens 2, plus large que la précédente puisqu'elle peut, **ou non**, tolérer l'exception. Dans la mesure où il nous semble difficile de dire **il n'y a pas de roses sans épines mais leur bonheur est parfait*, le proverbe des roses n'est pas, selon nous, générique au sens 1. Reste la question de sa généricité au sens 2 : c'est elle qui va nous intéresser ici. De manière plus générale, c'est cette généricité au sens 2 que nous avons jusqu'ici mobilisée : c'est elle que nous avons définie comme introduisant des Universaux.

rose et au groupe verbal *avoir la vie rose*, qui se trouve nié dans *ne pas avoir la vie rose*. Nous défendrons l'idée que, tout comme ces dernières expressions, le proverbe est, malgré sa forme syntaxique, un prédicat. Son sens serait à situer entre elles deux; il serait un mélange de leurs significations. Plus précisément, le proverbe serait une redéfinition de *avoir la vie rose*, il serait une manière de dire *avoir la vie rose*. L'employer consisterait ensuite à attribuer ce prédicat complexe à la situation dont il est question.

On pourrait s'étonner de ce que nous parlions ici de la "signification linguistique" d'expressions comme *avoir la vie rose* ou *ne pas avoir la vie rose*. Ne devrions-nous pas plutôt parler de leur sens métaphorique? Tel n'est pas notre sentiment. Nous pensons que l'idée de désagrément, attachée par exemple à l'expression *ne pas avoir la vie rose*, appartient à la signification compositionnelle de cette expression. À la suite d'auteurs comme P. Cadiot et F. Nemo (1997), nous pensons que la sémantique se doit de tenir compte de tous les emplois d'une expression, sans en disqualifier aucun, sans laisser le traitement d'aucun à des lois rhétoriques plus générales, comme le serait la métaphore – (cf. Schulz 2002). Il en va en particulier ainsi avec le mot *rose* dont l'emploi pour désigner une fleur, ou une couleur, ne prévaut pas, selon nous, sur son emploi dans *vie rose* ou dans ce passage de Corneille⁹ *Va chez ces délicats... si tu crois y trouver des roses sans épines, tu n'y trouveras point ce que tu imagines*. En allant dans le sens de P. Schulz (2002), il n'y aurait même, à strictement parler, jamais lieu de parler de métaphore. Le concept de littéralité nous servira donc uniquement à parler de la signification qu'un mot ou une phrase possède en langue. En ce sens, le proverbe des roses est selon nous littéral.

3.1. Il n'y a pas de roses sans épines : un contenu générique introuvable

Un point de vocabulaire d'abord. À la suite d'I. Tamba (2000b : 42), nous qualifierons de "sens phrastique", le sens compositionnel de la phrase sous-jacente, hors emploi proverbial, et nous qualifierons de

9. Fourni par Frantext. Nous remercions Leila Choueiri pour ses recherches.

“sens formulaire”, le sens du proverbe en tant que proverbe. Il s’agit là d’une distinction entre notions : introduites par deux définitions différentes, les notions, en tant que notions, sont différentes. Par contre, reste entière la question de savoir, proverbe après proverbe, si tel sens formulaire est identique ou différent du sens phrastique correspondant. Les proverbes “littéraux” sont des proverbes dont le sens formulaire s’identifie finalement au sens phrastique (cf. *l’union fait la force* ou *l’argent ne fait pas le bonheur*). Les proverbes “non littéraux” par contre auraient un sens formulaire différent de leur sens phrastique. Selon G. Kleiber, cette différence doit s’entendre comme une absence totale de rapports : le sens phrastique est calculé à partir de la phrase alors que le sens formulaire est dénommé arbitrairement par cette même phrase. I. Tamba (2000b : 50) soutient par contre que le sens formulaire ressemble au sens phrastique – tout comme le sens métaphorique ressemble au sens littéral : ils auraient en particulier même structure. S. Gomez-Jordana (2002), enfin, défend aussi l’idée d’un sens formulaire motivé, mais motivé, selon elle, par délocutivité.

Cette différence notionnelle entre sens phrastique et sens formulaire nous sera ici utile pour situer les deux débats que soulève la description de *il n’y a pas de roses sans épines* : au niveau du sens phrastique, s’ouvre un premier débat relatif à ce que sont les “significations littérales” de *rose* et de *épine*; au niveau du sens formulaire s’ouvre un second débat, celui de la généralité : c’est ce sens formulaire qui est concerné par l’hypothèse de généralité implicite.

Le paragraphe 3.1 sera consacré au point de vue descriptiviste. Nous admettrons donc que les significations littérales de *rose* et de *épine*, celles qui interviennent dans le calcul du sens phrastique, sont botaniques – cf. le premier débat. On verra alors, dans une première étape (3.1a), que le sens phrastique du proverbe est général, et même général implicite. Mais nous soutiendrons (3.1.b), que ce sens phrastique ne suffit pas pour décrire les emplois de ce proverbe. Ces derniers feraient systématiquement intervenir d’autres éléments sémantiques que nous regrouperons dans ce que, avec I. Tamba, nous appellerons le sens formulaire. C’est ce sens formulaire qui sera alors concerné par l’hypothèse de généralité implicite (cf. le second débat). Or, ce sens formulaire semble être, on le

verra, ni implicatif (3.1.c), ni oppositif (3.1.d). Différent du sens phrasique, il ne pourrait même pas être décrit comme une proposition portant sur un certain Universel (3.1.e). Et c'est pourquoi nous sou tiendrons que le proverbe des roses n'a pas de contenu générique.

a) *Le sens phrastique du proverbe des roses*

(selon l'approche descriptiviste) est une implication forte

Imaginons que la phrase *il n'y a pas de roses sans épines* soit prononcée, sans référence aucune au proverbe, par un instituteur, lors d'une leçon de botanique. Par cette phrase, l'instituteur affirmerait un lien implicatif entre *être une rose* et *avoir des épines*. On pourrait même y voir une implication forte, servant à relier l'Universel Rose et l'Universel Épine. Une précision est cependant nécessaire, quant au type de cette implication forte. Car il ne saurait s'agir d'une implication forte du premier type. La phrase *il n'y a pas de roses sans épines* n'établit pas de lien de cause à effet entre l'Universel Rose et l'Universel Épine : elle ne signifie pas qu'être une rose fait pousser des épines. Or il ne semble pas non plus qu'il s'agisse d'une implication forte du second type : elle ne fait pas de la Rose une espèce d'un genre Épineux. En fait, le genre de la Rose serait plutôt la Fleur et *épine*, ou plutôt à *épines*, se comporterait à propos de *rose* comme *raisonnable* à propos de *homme* dans *l'homme est un animal raisonnable*. L'Homme n'est pas une manière d'être Raisonnable. L'Homme est une manière d'être Animal et le Raisonnable est cette manière que l'Homme a d'être Animal¹⁰. Il en irait de même de la Rose et de l'Épine. La phrase *il n'y a pas de roses sans épines* affirmerait qu'avoir des épines est la manière que les roses ont d'être des fleurs. L'Épine serait ce qui constitue la Rose en espèce de Fleur. – Cette description, soulignons-le, peut paraître d'autant plus plausible qu'elle correspond pleinement à notre intuition, voire à notre connaissance de la nature, de ce monde qui semble se refléter dans notre façon d'appréhender et de manier la langue. Dans notre représentation, les roses sont en effet des « fleurs » qui se définissent à travers la caractéris-

10. Ou encore, en plagiant la traduction que Libera et Segonds font de Porphyre (*Isagoge*, VIII, 5) : l'Animal se prédiquerait de l'Homme relativement à la question « qu'est-ce que c'est? » ; et le Raisonnable, relativement à « comment est-ce? ».

tique « épine ». – Du coup, le sens phrastique du proverbe serait quelque chose comme : *les roses sont à épines*, en cela qu'elles sont des fleurs à épines. Ce sens phrastique serait, et implicatif, et générique.

b) *Le sens formulaire du proverbe des roses n'est pas le sens phrastique descriptiviste*

Ceci posé, la connaissance de ce sens phrastique ne suffit pas à expliquer l'emploi que B fait du proverbe dans le dialogue 1 :

- 1) A – Le nouveau travail de Pierre est bien payé, mais il s'ennuie un peu.
B – Il n'y a pas de roses sans épines.

En effet, force est de reconnaître que les énoncés de A ne parlent ni de rose, ni d'épine. Il y aurait un écart entre le sens phrastique du proverbe et son contexte d'utilisation. L'emploi fait par B du proverbe des roses communiquerait quelque chose de plus (ou quelque chose d'autre) que son sens phrastique, quelque chose comme *il n'y a pas d'agrément sans désagrément*. La question est alors la suivante. Est-ce que ce propos général sur l'agrément est communiqué par un effet métaphorique *occasionnel* lié à cet emploi *particulier* du proverbe? Ou est-ce que cette métaphore fait partie du sens même du proverbe?

La première possibilité signifierait que le sens formulaire du proverbe s'identifie à son sens phrastique : il serait, fondamentalement, botanique. Seulement dans le dialogue 1, à cause de son application à des conditions de travail, le proverbe prendrait un sens métaphorique. Il serait dit que la situation de Pierre est comme celle des roses en botanique et l'interprétation de cette comparaison conduirait à attacher au proverbe un nouveau sens, figuré : *il n'y a pas d'agrément sans désagrément*.

Mais une telle solution rencontre la difficulté suivante. Pour pouvoir parler dans le dialogue 1 d'*emploi métaphorique occasionnel* du proverbe, il faut admettre qu'il existe aussi des emplois non métaphoriques du proverbe, c'est-à-dire ici des emplois servant à décrire les fleurs. Or il nous semble que cela n'est jamais le cas. Même dans le dialogue suivant, entre deux amies. Un livreur sonne. Il s'agit d'un bouquet pour la première des deux amies, un cadeau de Gary Cooper, elle l'ouvre :

- La vache, je me suis piquée!
- Il n'y a pas de roses sans épines.

La seconde amie semble un peu taquine. Pourquoi? L'emploi de la *phrase* serait parfaitement innocent. Nous répondrons qu'elle est taquine parce que précisément l'emploi du proverbe présage par contre à la première amie des moments moins agréables. Le proverbe parle, non pas tant du bouquet, que du cadeau et communique à nouveau, comme dans le dialogue 1, *il n'y a pas d'agrément sans désagrément* : en réponse à *la vache, je me suis piquée!*, le proverbe ne se contenterait pas de parler botanique. Parlera-t-on à nouveau de métaphore occasionnelle? Non, car cela conduirait vraisemblablement à qualifier d'« occasionnellement métaphoriques » tous les emplois du proverbe des roses. Tous, finalement, semblent bien communiquer *il n'y a pas d'agrément sans désagrément*. Cet élément de sens est à incorporer dans le sens même du proverbe : il appartient, voire constitue, son sens formulaire. Le proverbe des roses, en tant que proverbe, n'est pas une petite leçon de Choses.

Ce qui est fondamental pour la suite, car l'hypothèse de genericité implicative va, du coup, être concernée par cette métaphore.

c) Le sens formulaire du proverbe n'est pas une implication forte

En effet, confrontons maintenant l'hypothèse de genericité implicative au proverbe des roses. On peut voir une implication forte dans la phrase sous-jacente au proverbe, reliant l'Universel Rose à celui Épine. Mais sera-t-il possible d'en faire autant avec le sens formulaire lui-même? L'énoncé *il n'y a pas d'agrément sans désagrément*, qui paraphrase le sens formulaire du proverbe, exprime-t-il une implication forte? Car c'est bien cela qui est en jeu. Maintenir que le proverbe est implicatif, c'est dire qu'il affirme quelque chose, non comme *Rose donc Épine*, mais comme *Belle chose donc Désagrément*. Il relierait l'Universel Belle Chose (ou Bonne Chose) à l'Universel Désagrément. Quelle pourrait être cette implication forte?

Ou il s'agirait d'une implication forte du premier type, établissant un lien de cause à effet : le Beau, le Bon, provoquerait du désagrément. Une telle croyance est possible. C'est celle que B prête à Pierre dans le dialogue 2 :

2) A – Pierre doit être heureux d’avoir ce poste.

B – Tu sais il est atrocement superstitieux. Dès que quelque chose de bien lui arrive, il pense que cela va engendrer des catastrophes. Le fauteuil de son nouveau bureau va se casser. Il va rester paralysé...

Mais on notera que A ne peut pas répondre, sauf ironie : *Oui, il n’y a pas de roses sans épines*. La superstition de Pierre, qui a un contenu causal, ne peut pas être résumée par le proverbe, en tant que proverbe¹¹. Son sens formulaire n’est pas une implication forte du premier type entre le Bon et le Désagrément. S’agirait-il alors d’une implication forte du second type? Le proverbe soutiendrait-il que le Beau est une manière d’être désagréable? Ou plutôt d’une implication forte du troisième type, reliant l’espèce à sa différence spécifique : le Désagréable serait la manière que le Beau a d’être une Qualité. Le sens formulaire aurait alors la même structure que le sens phrastique botanique et on maintiendrait ainsi l’hypothèse d’I. Tamba (2000b : 50) selon laquelle le sens formulaire, tout en pouvant être différent du sens phrastique, reste tout de même “motivé” par le sens phrastique – en cela qu’il lui ressemblerait, structurellement.

Mais le proverbe est-il à ce point paradoxal? Signifie-t-il *le beau est désagréable*, au sens où le beau se définirait par ses désagréments? Car, rappelons-le, la différence spécifique doit « s’attribuer » à l’espèce, au sens où Donnellan déclare attributive la prédication de *l’assassin de Smith est fou* lorsque cet énoncé est asserté par quelqu’un qui ne connaît pas l’auteur du crime et qu’il est donc possible de paraphraser l’énoncé par *l’assassin de Smith, en tant qu’assassin de Smith, est fou*. On dit ainsi *l’homme est raisonnable*, en cela que l’homme, en tant qu’homme, est raisonnable. Il faudrait donc admettre que, selon le proverbe, *le beau, en ce qu’il a de beau, a des désagréments*. Non pas *le beau a par ailleurs (ou en plus) des désagréments*, ce qui signifierait seulement une implication faible, où les Individus qui sont beaux se trouveraient avoir, par ailleurs (ou en plus), des désagréments. Sous une interprétation implicative forte, le proverbe devrait se paraphraser *le beau en tant que beau a des désagréments*; le proverbe des

11. Ou du moins, l’emploi du proverbe qui nous intéresse, celui que réalise le dialogue 1, ne peut pas résumer la superstition de Pierre.

roses dirait que le beau lui-même, parce qu'il est beau, a des désagréments. – Nous reposons donc notre question : le proverbe, est-il vraiment à ce point paradoxal ?

Nous répondrons que non. Le proverbe n'affirme pas que le beau, ou l'agréable, de par leurs natures mêmes, ont des désagréments. Il dit seulement qu'avec l'agréable vient toujours, *en plus*, du désagréable. Il dit seulement que l'un ne va pas sans l'autre. Le proverbe, en tant que proverbe, n'établit pas d'implication forte entre le Beau et le Désagrément.

Ce qui n'est pas sans conséquences linguistiques. Car le sens formulaire de ce proverbe, ce sens qui incorporerait une métaphorisation de la rose en Beau et de l'épine en Désagrément, n'aurait donc pas même structure que son éventuel sens botanique. Comment alors dire, avec I. Tamba, que la métaphore incorporée au sens formulaire est motivée ? On pourrait penser revenir à l'hypothèse de dénomination de G. Kleiber – au moins dans le cas des proverbes non littéraires. Nous concluons plutôt, comme nous le verrons au paragraphe 3.2, que les significations mêmes de *rose* et de *épine* ne sont pas botaniques. Mais une autre question se pose préalablement.

d) Le sens formulaire du proverbe n'est pas une opposition forte

Jusque là, l'étude de ce proverbe des roses est restée très parallèle à celle de ce que j'appellerai, avec D. Parker, le proverbe des femmes douces : « Il y a d'abord les femmes d'intérieur : ce sont les pires [...]. Il y a aussi les douces qui disent avec un tendre sourire "l'argent ne fait pas le bonheur" »¹². À nouveau en effet, il n'y a pas d'implication forte.

De plus, le proverbe des roses reposerait aussi sur une certaine opposition entre les Universaux introduits, l'Agrément et le Désagrément. En effet, reprenons le dialogue 1. De même que A, de par son emploi de *mais*, oppose *être bien payé* et *s'ennuyer un peu*, de même B oppose un Agrément du travail de Pierre à un Désagrément. Seulement B ne donne pas la même importance à ces deux ingrédients que A. Selon A, le Désagrément l'emporte. Comme tout locuteur d'un *mais*, A balaie en effet les conséquences du segment qui précède son

12. Dorothy Parker, *Hymnes à la haine*.

mais au profit des conséquences du segment qui suit son *mais*. Il pourrait continuer avec *Pierre regrette donc un peu d'avoir pris ce travail*. Il ne pourrait par contre plus dire *Pierre est donc content*. Le Désagrément l'emporte, discursivement. Selon B au contraire, le Désagrément n'est pas décisif et finalement son emploi du proverbe annule le *mais* de A : B dit que les désagréments de la situation de Pierre n'empêchent pas qu'elle soit bonne.

Ce que nous allons cependant voir, c'est que, contrairement au proverbe des femmes douces, le proverbe des roses n'instaure pas d'opposition forte entre Agrément et Désagrément.

En effet, rappelons-le, *l'argent ne fait pas le bonheur* "oppose fortement" l'Universel Riche et l'Universel Non-Heureux en ce sens qu'il est paraphrasable par *même les riches peuvent ne pas être heureux*, il est illustrable par *bien que riche, Pierre n'est pas heureux*.

Or il n'en va pas ainsi avec *il n'y a pas de roses sans épines*. Le proverbe des roses n'est pas paraphrasable par les mêmes connecteurs oppositifs que le proverbe des femmes douces. Le proverbe des roses ne dit pas *même l'agréable est désagréable* (ce qui serait finalement tout aussi paradoxal que *l'agréable est désagréable*); le proverbe des roses n'est pas illustrable par *bien qu'agréable, le travail de Pierre est désagréable*. L'opposition qu'entretiennent Agrément et Désagrément à l'intérieur du proverbe des roses est différente de l'opposition qu'entretiennent Richesse et Non-Bonheur à l'intérieur du proverbe des femmes douces. Elle est beaucoup plus directe : le Désagrément y est la négation, non pas d'une conclusion qu'on pourrait tirer de l'Agrément, mais bien de l'Agrément lui-même.

Le proverbe des roses ne dit pas que le Désagrément est, bizarrement, constitutif de l'Agrément.

e) Le proverbe des roses n'a pas de contenu générique

De manière plus générale, le proverbe des roses n'énonce selon nous aucun lien direct entre l'Agrément et le Désagrément. La réponse de B dans le dialogue 1 ne signifie pas que l'Agrément a la propriété, normale ou au contraire inattendue, d'être du Désagrément. Elle ne concerne même pas l'Agrément. Elle concerne la situation de Pierre. C'est elle, et non l'Agrément lui-même, qui est finalement vue

comme un mélange d’Agrément et de Désagrément. Aucune « réalité structurante » n’est d’abord présentée pour être *ensuite* reflétée dans le cas de Pierre.

Le proverbe des roses n’a pas de contenu générique. Il serait lui-même, c’est ce que nous allons enfin développer, un simple verbe, utilisé, comme tous les verbes, pour qualifier la situation de Pierre.

3.2. Il n’y a pas de roses sans épines : la construction d’un prédicat

a) *Le proverbe des roses : une redéfinition de “avoir la vie rose”*

Insistons bien d’abord sur le fait que nous distinguons le proverbe non asserté de ses emplois. C’est le proverbe des roses non asserté que nous assimilons à un simple prédicat – nous parlerons de “prédicat proverbial”. Ses emplois par contre sont des énoncés, le prédicat proverbial étant alors appliqué à un Individu : c’est ainsi que l’occurrence du proverbe dans le dialogue 1, qualifie finalement la situation de Pierre.

Mais quel est alors ce prédicat? Et surtout, quel est son sens? Il nous semble faire partie d’une famille d’expressions qui irait, de l’interprétation forte, pathétique, de *ne pas avoir du tout la vie rose*, jusqu’à un idyllique *avoir la vie rose*. Non pas *voir la vie en rose*, ce serait là tout à fait autre chose. Mais bien ce verbe *avoir la vie rose* qui est nié dans *ne pas avoir la vie rose*. On rangera aussi dans cette famille d’expressions le groupe verbal *être dans une situation épineuse* : en effet, comme *ne pas avoir du tout la vie rose*, elle est du côté du désagréable, mais un désagrément moins total. On y rangera encore *ne pas être dans une situation épineuse* – qui affirme quant à elle une certaine forme d’agrément, à un degré moindre, bien sûr, que l’idyllique *avoir la vie rose*.

Le prédicat proverbial serait à situer entre *ne pas avoir du tout la vie rose* et *avoir la vie rose*. Contrairement à *être dans une situation épineuse* ou *ne pas être dans une situation épineuse*, il n’est, ni un simple affaiblissement du désagrément, ni un simple affaiblissement de l’agrément. Il est un mélange de désagrément et d’agrément. Il y aurait une autre expression que l’on pourrait aussi situer dans cet entre-deux : quelque chose comme *les fleurs sans épines ne sentent rien*. On percevra cependant une différence. Le proverbe dit que lorsqu’on obtient

ce que l'on désire, on doit aussi supporter des désagréments. L'autre formule, *les fleurs sans épines ne sentent rien*, dit que lorsqu'on évite les désagréments, on rate aussi les plaisirs.

Une remarque encore, avant de passer à une description plus technique. Le prédicat proverbial, *il n'y a pas de roses sans épines*, n'est pas simplement un nouveau prédicat, dont le sens serait construit grâce à la signification des mots qu'il regroupe et à la structure linguistique qui les assemble. Il est aussi une redéfinition : celle de *avoir la vie rose*.

Nous retrouvons sur ce point L. Perrin (2000 : 72) lorsqu'il note que nombre de proverbes s'opposent à ce qu'il appelle "une croyance consensuelle" et qui est selon nous une première définition du terme. Ainsi, le proverbe des roses fait allusion à une première définition de *avoir la vie rose* sous laquelle ce prédicat serait alors synonyme de *roses sans épines*. Puis il le redéfinit, de manière à le rendre finalement synonyme de *roses avec épines*. Le proverbe est ainsi une réponse à la question « quel est le sens de *avoir la vie rose*, et au delà de *rose*? ».

Ce n'est pas du tout cette fonction qu'attribuait aux proverbes l'approche descriptiviste jusqu'ici discutée. L'approche descriptiviste au contraire suppose donnés, connus, les signifiés des termes communs. Il serait acquis que tel terme signifie tel Universel. Et les énoncés génériques, les proverbes en particulier, auraient ensuite pour fonction de donner les propriétés de ces Universaux. Ainsi en irait-il, on l'a vu, dans *qui dort dîne*. Le mot *dormir* signifierait l'Universel Dormir, cela serait établi, et le proverbe *qui dort dîne* répondrait à la question « quelle propriété a l'Universel Dormir? ». Il serait générique car, disant que l'Universel Dormir est l'espèce d'un genre Dîner, il attribuerait une propriété au signifié de *dormir*. De même pour *l'union fait la force*. Le signifié du mot *union* serait connu : il s'agirait de l'Universel Union. Puis le proverbe dirait de ce signifié qu'il a la propriété d'impliquer la Force. On reconnaîtra là une position très habituelle quant à la nature de nos énoncés. D'une part, ils permettraient de faire référence à un être (grâce, généralement, aux capacités descriptives de leurs sujets grammaticaux), puis ils donneraient les propriétés de ces êtres (grâce cette fois à leurs groupes verbaux).

Selon nous au contraire, le proverbe *il n'y a pas de roses sans épines* est "générique" en cela qu'il discute le sens de *avoir la vie rose*. Il ne le

suppose pas connu. Au contraire, il répond à la question « quel sens donner à *avoir la vie rose*? ». Cette expression a bien sûr déjà une signification « structurelle », linguistique. Mais le proverbe sert à construire pour elle un nouveau sens (nous parlerons de « sens proverbial »), en se fondant sur sa signification structurelle.

b) La théorie des blocs sémantiques

Pour poursuivre notre description, c'est-à-dire pour exhiber la signification structurelle puis le sens proverbial de *avoir la vie rose*, nous aurons maintenant besoin d'un vocabulaire technique. Nous utiliserons, pour ce faire, la "théorie des blocs sémantiques" (TBS), telle qu'elle est exposée dans M. Carel et O. Ducrot (1999). Présentons-la rapidement.

S'inscrivant dans le cadre très général de la "théorie de l'argumentation dans la langue", la TBS décrit les mots, les groupes de mots, les énoncés, par les discours argumentatifs qu'ils évoquent. Elle admet ainsi que la langue elle-même associe par exemple l'emploi du mot *prudent* et le discours *lorsqu'on est prudent, on n'a pas d'accident*. Ce lien ne serait pas un fait culturel second : il ne s'agirait pas d'observer que, selon les Français, le signifié extra-linguistique de *prudent* est relié au signifié extra-linguistique de *ne pas avoir d'accident*. Au contraire, le discours *lorsqu'on est prudent, on n'a pas d'accident* serait marqué directement, tout entier, dans la définition même de *prudent* – indépendamment de l'éventuelle capacité de ce dernier terme à faire référence à un Universel. Il ferait partie de la signification du mot *prudent* qu'il entretient un rapport privilégié avec le discours *lorsqu'on est prudent, on n'a pas d'accident* – et quelques autres discours, soit analogues, comme *même lorsqu'on est prudent, on peut avoir un accident*, soit très différents, comme *s'il y a du danger, il prendra des précautions*. Ce que la TBS résume en disant que le mot *prudent* « évoque » *lorsqu'on est prudent, on n'a pas d'accident* – et quelques autres discours.

Ce qui caractérise la TBS, par rapport à d'autres versions techniques de la « théorie de l'argumentation dans la langue » (nous pensons surtout à la "théorie des topoi"), c'est la nature des discours argumentatifs évocables.

D'une part, ces discours argumentatifs pourront comporter une particule consécutive comme *donc, si, parce que*. Mais ils pourront aussi comporter une particule oppositive comme *pourtant, même si, ou encore bien que*. Le mot *casse-cou* sera décrit comme évoquant des discours semblables à *si quelque chose est dangereux, il le fait*; tandis que le mot *courageux* sera décrit comme évoquant des discours semblables à *même si quelque chose est dangereux, il le fait*.

D'autre part, les discours argumentatifs pourront ou non contenir l'expression qui les évoque. Ainsi, le mot *courageux* évoque *il est courageux, tu peux donc compter sur lui* (dans lequel apparaît le mot *courageux*). Mais il évoque aussi, nous venons de le voir, *même s'il y a du danger, il le fera* (dans lequel le mot *courageux* n'apparaît pas).

La TBS est ainsi moins contraignante que d'autres versions techniques de la « théorie de l'argumentation dans la langue » puisque les discours auxquels les descriptions peuvent faire appel sont plus nombreux. C'est cette théorie que nous allons utiliser pour décrire le proverbe des roses, de manière à expliciter ce qui nous importe ici : le fait que le proverbe *il n'y a pas de roses sans épines* construit un sens proverbial de *avoir la vie rose* à la croisée des significations structurelles de *ne pas avoir la vie rose* et de *avoir la vie rose*.

c) Signification structurelle de ne pas avoir la vie rose

Commençons par la signification structurelle de *ne pas avoir la vie rose*. Quels enchaînements la langue associe-t-elle à cette expression? Nous nous intéresserons seulement à certains d'entre eux.

La négation forte *ne pas avoir la vie rose*, au sens *avoir la vie non-rose*, évoque des enchaînements comme *c'est pénible pourtant ça lui arrive*, ou encore *bien qu'il ait tout fait pour l'éviter, ça ne lui a pas été épargné*. Nous les regrouperons tous dans un ensemble, que nous nommerons **refuser PT avoir**. Nous parlerons de l'aspect **refuser PT avoir**. Son nom, **refuser PT avoir**, a une structure complexe pour rappeler la structure de surface des enchaînements regroupés. Par exemple, le signe PT, abréviation d'un "POURTANT", marque que les deux segments des enchaînements sont toujours reliés par un connecteur oppositif, comme *pourtant, bien que* ou encore *même si*.

Ainsi, il y a selon nous un lien à faire entre l'expression *ne pas avoir la vie rose* et des mots comme *refuser*. C'est ce que nous semble manifester le dialogue, tout parisien :

A : Il n'a vraiment pas la vie rose, Pierre. Se voir maintenant envoyer en province, c'est vraiment pénible.

B : Tu sais, la province, il y est né, alors cela ne le gêne pas.

B s'oppose à A. Comment? B ne nie en effet pas qu'aller vivre en province soit pénible. Il nie simplement que Pierre refuse d'y aller, et cela suffit pour qu'il parvienne à s'opposer à *Pierre n'a pas la vie rose*. L'expression *ne pas avoir la vie rose* signifie donc bien avoir, ou plutôt subir, *ce que l'on refuse* – et non simplement subir *quelque chose de désagréable*.

Parallèlement, nous dirons que *ne pas avoir la vie rose* évoque aussi des enchaînements comme *il le désirait pourtant il ne l'a pas eu*, que nous regrouperons dans l'aspect **désirer PT NEG avoir**. C'est cette fois ce que nous semble manifester le dialogue suivant, entre deux adolescents :

A : Tu sais, il n'a pas la vie toute rose, Pierre. Par exemple, il n'a pas été élu délégué de sa classe.

B : Je ne crois pas que cela lui importait.

Ici, B s'oppose à l'idée que Pierre ait désiré être élu délégué, et l'absence de ce désir suffit à nouveau pour s'opposer à l'affirmation de A, *Pierre n'a pas la vie toute rose*.

Nous résumerons cela en disant que :

***ne pas avoir la vie rose* exprime structurellement :**

désirer PT NEG avoir

refuser PT avoir

d) *Signification structurelle de avoir la vie rose*

Le groupe verbal *avoir la vie rose* est quelque peu plus difficile à étudier, à cause de cette tendance qu'il semble avoir, comme par exemple *lever le petit doigt*, ou encore *y aller par quatre chemins*, à n'apparaître que dans un contexte négatif (ou interrogatif)¹³.

13. Nous remercions Sonia Branca-Rosoff de cette remarque.

Nous lui attacherons les deux aspects suivants :

avoir la vie rose exprime structurellement

désirer DC avoir

refuser DC NEG avoir

Le premier de ces aspects regroupe des enchaînements comme *il le désirait donc il l'a obtenu*, ou encore *s'il le souhaite, cela lui sera donné*. Son nom comporte DC, abréviation d'un "DONC", pour marquer que les enchaînements regroupés comportent des connecteurs consécutifs, comme *donc*, *parce que*, ou encore *si*.

En attachant **désirer DC avoir** à la signification de *avoir la vie rose*, nous cherchons à rendre compte du lien que cette expression entretient avec le verbe *désirer*, ou *souhaiter*, comme nous semble le manifester la discussion suivante, relative au bonheur de posséder :

A : Regarde, Pierre a hérité d'une maison. Est-ce qu'il a pour autant la vie rose ?

B : Oui, je trouve.

A : Eh bien non, tu vois, parce que, cette maison, il n'en avait rien à faire.

En effet, la réponse de B est une manière d'affirmer le contenu de *Pierre a la vie rose*. Or A s'oppose à B, en niant simplement que Pierre ait désiré l'acquisition en question. C'est pourquoi nous disons que *avoir la vie rose*, c'est avoir **ce que l'on désire** – et non simplement avoir *quelque chose de bien*.

Parallèlement, nous avons attaché **refuser DC NEG avoir** à *avoir la vie rose* pour marquer qu'il évoque aussi des enchaînements comme *il refusait que cela arrive donc cela lui a été évité*. C'est cette fois ce que nous semble manifester le dialogue suivant :

A : Si Pierre avait la vie rose, le service militaire lui aurait été, par exemple, épargné, par un moyen ou par un autre.

B : Ca, tu sais, ça ne prouve rien car il était prêt à le faire.

Ici, B s'oppose à l'idée que Pierre ait refusé de faire l'armée, et cela suffit à rompre le lien que A instaure entre *Pierre a la vie rose* et *l'armée lui a été épargnée*. Ce que nous expliquons par le fait qu'il y aurait, dans la signification même de *avoir la vie rose*, l'idée qu'on évite alors, non pas seulement ce qui est désagréable, mais bien ce que l'on refusait.

En résumé, la signification de *avoir la vie rose*¹⁴ est donc totalement positive, comme nous semble totalement positive la signification structurelle du mot *rose* lui-même – qu’il s’agisse du nom ou de l’adjectif. On nous objectera peut-être que la notion « épine » est un trait essentiel à la signification du nom *rose*; et qu’il doit donc bien y avoir quelque trait « désagréable » dans la signification du nom *rose* – ou du moins dérivable de la signification du nom *rose*. Nous répondrons que si tel était le cas, si l’expression *rose* de la langue possédait le trait « épine », il devrait être possible de dire *attention, ce sont des roses!* pour avertir quelqu’un du risque qu’il court de se faire piquer. Ce qui ne semble pas être le cas. C’est en fait un mot comme *cactus* qui serait intrinsèquement lié au mot *épine* : il y aurait un sens à dire *attention, ce sont des cactus!* Le mot *rose* par contre, et du même coup l’expression *avoir la vie rose*, est associé à un plaisir complet. C’est cela qui permet le vers de Ronsard *Cueillez dès aujourd’hui les roses de la vie*, et c’est cela qui permet encore le proverbe : on ne pourrait pas le remplacer par *il n’y a pas de cactus sans épines*.

e) *Le sens proverbial de avoir la vie rose est déterminé par la phrase proverbialisée et les significations structurelles de rose et de épine.*

C’est à la croisée de *ne pas avoir la vie rose* et de *avoir la vie rose* que se situe, avons-nous dit, le prédicat proverbial *il n’y a pas de roses sans épines*. Plus précisément, les significations structurelles de *ne pas avoir la vie rose* et de *avoir la vie rose* sont “mêlées” et c’est ce mélange que signifie le prédicat proverbial.

Plus précisément, deux mélanges sont techniquement possibles. Il s’agit de :

désirer DC avoir

refuser PT avoir

et de :

refuser DC NEG avoir

désirer PT NEG avoir

14. On aura noté la similitude des aspects décrivant *avoir la vie rose* et des aspects décrivant *ne pas avoir la vie rose* : à chaque fois, l’expression précédant le connecteur est maintenue, le connecteur est changé (PT cède la place à DC), et la seconde expression est niée. C’est là en fait un phénomène général – pourvu que l’expression ne

Intuitivement, c'est le premier de ces regroupements qu'exprime le prédicat proverbial : selon le proverbe, *avoir la vie rose, c'est obtenir ce que l'on désire et subir ce que l'on voulait éviter*. Le second regroupement correspondrait à ce qu'exprimerait *les fleurs sans épines ne sentent rien*, ou encore *il n'y a pas de bonheur sans épine qui en même temps procure du plaisir*.

Ce que nous défendons maintenant, c'est que ce sens proverbial de *avoir la vie rose* est déterminé par la structure linguistique de la phrase proverbialisée. Il est "motivé", comme le disaient I. Tamba ou S. Gomez-Jordana. Mais en un sens plus fort encore que ne le soutiennent ces auteurs. Il est déterminé par la phrase proverbialisée.

Avouons-le tout de suite, un calcul parfait du sens proverbial est encore hors de notre portée : il faudrait pour cela mener une étude sémantique complète de *sans*, ou au moins comparer le proverbe des roses au non moins célèbre *il n'y a pas de fumée sans feu*.

Un premier calcul nous semble tout de même présentable.

Première étape :

La signification structurelle de *avoir la vie rose* est constituée de deux aspects :

rose₁	désirer DC avoir
	refuser DC NEG avoir

Un peu brutalement, nous dirons qu'il s'agit là d'un premier sens de *rose*, que nous avons noté *rose₁*.

Deuxième étape :

Selon le proverbe, cette interprétation sémantique de *avoir la vie rose* en fait une paraphrase de *il y a des roses sans épines*. Autrement dit, ce qui était le sens de *rose* devient le sens de *rose sans épines*. Un *rose₂* est

soit pas « paradoxale » : *être courageux* est associé à **danger PT fait**; sa négation *ne pas être courageux* exprimerait **danger DC NEG fait**. Cette régularité dans le passage à la négation est l'une des propriétés que doit avoir une description lexicale pour être jugée satisfaisante – cf. Ducrot (2001 : 25). Ce critère conduit par exemple à rejeter l'hypothèse que **NEG difficulté DC joie** soit exprimé par *avoir la vie rose* car, vraisemblablement, *ne pas avoir la vie rose* n'exprime pas **NEG difficulté PT NEG joie**. Inversement, ce même critère justifie ici notre description.

alors supposé, tel qu'il faut lui ajouter *sans épines* pour construire un syntagme correspondant au sens de *rose*₁ :

rose ₂ sans épines	désirer DC avoir
	refuser DC NEG avoir

Troisième étape :

Enfin, en niant *roses sans épines*, le proverbe annule l'action de *sans épines* sur *rose*₂ et attribue à *avoir la vie rose* le sens proverbial *rose*₂, à savoir :

rose ₂	désirer DC avoir
	refuser PT avoir

(Reste à montrer que l'action de *sans épines* sur ce *rose*₂ a effectivement pour résultat *rose*₂ *sans épines*. Le calcul serait le suivant. Le mot *épine* lui-même exprime, et exprime seulement¹⁵ :

épine	refuser PT avoir
--------------	-------------------------

L'expression *sans épines* sélectionne alors, parmi les deux aspects de *rose*₂, l'aspect que signifie *épine*, à savoir le second, et le transforme, du fait de la négation exprimée par *sans*, en **refuser DC NEG avoir**. Il s'agit là de l'action habituelle des négations (voir note 14). L'autre aspect de *rose*₂, le premier, est laissé inchangé : *sans épines* est une négation partielle de *rose*₂. Le résultat est bien ce que l'on attendait :

rose ₂ sans épine	désirer DC avoir
	(héritage de <i>rose</i> ₂)
	refuser DC NEG avoir
	(transformation du 2 ^e aspect de <i>rose</i> ₂)

On pourrait mener de manière tout à fait parallèle la construction du prédicat formulaire *il n'y a pas de bonheur sans épine qui procure du plaisir*).

15. C'est cet aspect qui est mobilisé par l'expression *être dans une situation épineuse*, qui signale des difficultés mais laisse ouverte la possibilité que soient réalisés certains désirs. Contrairement à *ne pas avoir la vie rose*, le groupe verbal *être dans une situation épineuse* n'exprime pas (désirer PT NEG avoir). Ce serait une des raisons pour lesquelles "être dans une situation épineuse" est moins dramatique que "ne pas avoir la vie rose".

C'est donc grâce aux significations mêmes du groupe prédicatif *avoir la vie rose* et de la *phrase* proverbialisée *il n'y a pas de roses sans épines*, que le proverbe des roses construit un nouveau prédicat *avoir la vie rose*, dont le sens se trouve être finalement un mélange des significations structurelles de *avoir la vie rose* et *ne pas avoir la vie rose*. Supposé métaphorique par l'approche descriptiviste qui attribue à la phrase proverbialisée une signification purement botanique, le proverbe des roses est, selon nous, "littéral". Cette divergence d'appréciation est un nouvel exemple de l'hypothèse développée par Schulz (2002). Particulièrement fréquent dans le cadre descriptiviste, le « sentiment » de métaphore dépend de la théorie sémantique adoptée et peut aller jusqu'à s'effacer dans un cadre non descriptiviste.

f) *Deux emplois de avoir la vie rose :*

Appliquons cela à l'étude du dialogue 1 :

A – Le nouveau travail de Pierre est bien payé, mais il s'ennuie un peu.

B – Il n'y a pas de roses sans épines.

Notre analyse revient à paraphraser l'intervention de B par *Pierre a la vie rose*, au sens proverbial de *avoir la vie rose*. B mettrait en scène deux personnages, B1 et B2, selon lesquels :

B1 : *Pierre désirait être bien payé et cela lui a donc été donné*

B2 : *Pierre ne voulait pas s'ennuyer et pourtant cela ne lui a pas été épargné*

Il faut préciser que les discours de B1 et B2 ne sont pas mis sur le même plan. Ils ne sont pas dits de la même manière. Selon B, nous l'avons vu, la situation de Pierre reste bonne : l'aspect **désirer DC avoir** (celui qui provient de la signification structurelle de *avoir la vie rose*) l'emporte. B a, vis-à-vis du discours de B1, l'attitude que A a vis-à-vis de *Pierre s'ennuie un peu* ou encore l'attitude que le locuteur de *Pierre a cessé de fumer* a vis-à-vis de *Pierre ne fume pas*. Ce que nous résumerons en disant que B s'identifie à B1. Par contre, B se contente de donner son accord à B2, tout comme A se contente de donner son accord à *le nouveau travail de Pierre est bien payé*, et tout comme le locuteur de *Pierre a cessé de fumer* se contente de donner son accord à *Pierre fumait*. L'emploi par B du proverbe des roses pourrait se para-

phraser par : *contre sa volonté, Pierre s'ennuie un peu mais, conformément à ce qu'il souhaitait, il est bien payé*. B renverse le *mais* de A.

Un dernier exemple, le dialogue :

C – Pierre est aux anges : le nouveau travail qu'on lui propose est sensationnel

D – Il devrait se méfier quand même : il n'y a pas de roses sans épines

Cet emploi du proverbe des roses peut sembler mettre en difficulté notre description car, autant B répondait au récit d'une déception et cherchait à valoriser la situation de Pierre, autant D répond à celui d'un triomphe et cherche à freiner l'enthousiasme de Pierre. Nous expliquerons cela en rappelant que, pour nous, le prédicat proverbial *avoir la vie rose* a dans son sens, non seulement une partie de la signification structurelle de *avoir la vie rose*, mais aussi une partie de celle de *ne pas avoir la vie rose*. Du coup, en appliquant le prédicat proverbial *avoir la vie rose* à Pierre, D met en scène, non seulement D1, mais aussi D2 :

D1 : Pierre désirait un travail sensationnel et cela lui a donc été donné

D2 : Pierre ne désire aucun désagrément pourtant quelques-uns sont possibles

Et D peut s'identifier à D2. Contrairement à ce qui se passait lors de l'emploi du proverbe par B, c'est ici l'aspect **refuser PT avoir** qui l'emporte, c'est-à-dire l'aspect qui provient de la signification structurelle de *ne pas avoir la vie rose*. L'emploi que D fait du proverbe est synonyme de : *on propose à Pierre un travail conforme à ce qu'il souhaitait mais, contrairement à ses désirs, quelques désagréments restent possibles*. Si l'on reprend notre comparaison avec la présupposition, il faudrait dire que le sens proverbial construit exprime toujours les mêmes aspects, l'un posé, l'autre présupposé, mais que le locuteur peut choisir l'aspect qu'il va poser et l'aspect qu'il va présupposer. C'est de ce point de vue que B et D font des choix contraires.

Ainsi, le proverbe *il n'y a pas de roses sans épines* construirait un nouveau prédicat *avoir la vie rose*, combinant la signification structurelle de *avoir la vie rose* et la signification structurelle de *ne pas avoir la vie rose*. Employer ce proverbe, ce serait attribuer ce nouveau prédicat. Mais ce serait aussi choisir une attitude vis à vis de chacun des

discours évoqués. Une liberté serait laissée quant à la suprématie à donner à l'un ou à l'autre. Dire le proverbe des roses, ce serait aussi choisir la manière de le dire.

CONCLUSION

L'éventuel genre discursif que constitueraient les proverbes ne peut donc pas être défini, selon nous, par les caractères sémantico-linguistiques que sont la généricité et l'implicativité. Cette caractérisation signifierait en effet que tout proverbe est relatif à un Universel (généricité) puis dit de cet Universel qu'il en implique fortement un autre (implicativité). Or, si l'on peut admettre que *l'argent ne fait pas le bonheur* est relatif à l'Universel Riche, il ne dit pas de cet Universel qu'il implique fortement l'Universel Non-Bonheur. Au contraire, il s'y oppose et il faudrait donc élargir la caractérisation des proverbes en disant que, génériques, ils sont alors, soit implicatifs, soit oppositifs. Cependant, nous l'avons vu, cette simple mesure ne semble pas suffire car *il n'y a pas de roses sans épines* n'est selon nous relatif à aucun Universel : il n'est pas "générique" – au sens que nous avons ici donné à ce terme.

Peut-être les proverbes constituent-ils néanmoins un genre discursif. Simplement, la caractérisation de ce genre serait d'ordre, non pas linguistique, mais plutôt social; ou du moins, les caractères linguistiques des proverbes ne seraient pas à proprement parler sémantiques (ils seraient plutôt polyphoniques ou prosodiques); ou encore, ils seraient sémantiques, mais d'un ordre différent. Nous ne sommes pas en mesure de choisir entre ces possibilités, nous n'avons fait que rejeter l'une d'elles. Peut-être même est-il légitime, à l'instar du consensus actuel, de rapprocher les proverbes de n'importe quelle phrase générale, par exemple *l'homme est un moustique*, ou même *les castors sont sinistres* : seulement, cette généralité commune, qui permettrait de caractériser sémantiquement les proverbes, ne serait pas la "généricité" dont il a été ici question. Ce qu'il faudrait abandonner, c'est le cadre référentialiste, ou plus précisément Réaliste, dont relève cette notion de "généricité".

Car c'est bien de Réalisme qu'il a été question ici. Les énoncés *le tigre est en voie d'extinction* et *les tigres ont fait leur numéro avant les élé-*

phants ont été opposés par la *nature*, Universelle ou Individuelle, de l'être dont ils parleraient. Ce qui suppose de faire correspondre aux mots des êtres du monde – là gît le référentialisme. Mais de plus, les divergences linguistiques seraient l'exact reflet de divergences "mondaines" – ce que refuserait un référentialiste nominaliste comme Occam (*Somme de logique*, I, 64), pour qui *l'homme est une espèce* et *l'homme court* se distinguent, non par la nature du référent, mais par le lien que ce référent entretient avec le **mot** *homme*.

Nous sommes allées pour notre part plus loin et avons proposé de dire que certains de ces discours sont le lieu de la définition même des termes qu'ils emploient. Ainsi, grâce à la signification linguistique (et non pas métaphorique) de *avoir la vie rose*, le proverbe *il n'y a pas de roses sans épines* redéfinirait lui-même cette expression avant de l'appliquer à la situation en question. Il serait le lieu d'un débat, concernant non pas tant les choses que les mots.

En bref, nous n'en aurions pas fini avec la Querelle des Universaux.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSCOMBRE J.-Cl. (1989) – « Théorie de l'argumentation, topoï, et structuration discursive », *Revue québécoise*, 18, 1 : 13-56.
- (1994) – « Proverbes et formes proverbiales : valeur évidentielle et argumentative », *Langue française*, n°102, p. 95-107.
- ARISTOTE – *De l'interprétation*, traduction de J. Tricot, Paris, Vrin.
- *Topiques*, traduction de J. Brunschwig, Paris, Les Belles Lettres.
- BERRENDONNER A. (1995) – « Quelques notions utiles à la sémantique des descripteurs nominaux », *Tranel* n°23 : 9-39.
- CAREL M. et O. Ducrot (1999) – « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », *Langue française* n°123 : 6-26.
- CADIOT P. et F. NEMO (1997) « Pour une sémiogénèse du nom », *Langue Française*, n°113 : 24-34.
- DUCROT O. (2001) – « Critères argumentatifs et analyse lexicale », *Langages* n° 142 : 18-40.

- GOMEZ-JORDANA S. (2002) – « Le proverbe : un cas de délocutivité formulaire », *Actas del V Congreso Internacional de Linguística Francesa*, Universidad de Lérida.
- KLEIBER G. (1989a) – « Sur la définition du proverbe », repris en 1994 dans *Nominales*, Armand Colin : 207-224.
- (1989b) – « Généricité et typicalité », *Le français moderne*, n°57 : 127-153.
- (2000) – « Sur le sens des proverbes », *Langages* n°139 : 39-58.
- LIBERA A. (1996) – *La Querelle des Universaux*, collection *Des travaux*, Paris, Seuil.
- MICHAUX, C. (2000) – « De la difficulté de mettre tous les proverbes dans le même panier », *Actes du XXII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Niemeyer.
- OCCAM G., *Somme de logique*, partie I, traduction de J. Biard, T.E.R.
- PERRIN L. (2000) – « Remarques sur la dimension générique et sur la dimension dénomminative des proverbes », *Langages*, n°139 : 69-80.
- PORPHYRE, *Isagoge*, traduction de Libera et Seghonds, Paris, Vrin.
- RIEGEL M. (1987) – « *Qui dort dîne* ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiques », *L'implication dans les langues naturelles et les langages artificiels*, Riegel M. et I. Tamba éd., Klincksieck : 85-99.
- SCHULZ P. (2002) – « Le caractère relatif de la métaphore », *Langue Française* n° 134 : 21-37.
- TAMBA I. (2000a) – « Formules et dire proverbial », *Langages* n° 139 : 110-118.
- (2000b) – « Le sens métaphorique argumentatif des proverbes », *Cahiers de praxématique*, n°35 : 39-57.

